

L'immigration dans le football

In: Vingtième Siècle. Revue d'histoire. N°26, avril-juin 1990. pp. 83-96.

Abstract

Immigration in soccer, Stéphane Beaud, Gérard Noiriel.

Why has immigration always played an important role in the French soccer job market ? The round ball has always been an extremely important integration factor for young immigrants, though in highly diverse forms. Thinking about " national style " shows how national and patriotic reflexes come together and fade away, and how the question of " social habitus " is easier to circumscribe in social groups and individuals who are seeking to get even with the society that takes them in.

Citer ce document / Cite this document :

BEAUD, Noiriel Gérard. L'immigration dans le football. In: Vingtième Siècle. Revue d'histoire. N°26, avril-juin 1990. pp. 83-96.

doi : 10.3406/xxs.1990.2972

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/xxs_0294-1759_1990_num_26_1_2972

L'IMMIGRATION DANS LE FOOTBALL

Stéphane Beaud, Gérard Noiriel

Stéphane Beaud et Gérard Noiriel jugent présomptueux d'aborder les rapports entre immigration et football, car, disent-ils, aucun de ces deux domaines n'a été vraiment traité en lui-même jusqu'à ces dernières années. C'est pourquoi leur article n'a d'autre ambition que de signaler quelques pistes de travail pour élaborer une histoire sociale qui intégrerait les modes de gestion de la main-d'œuvre et les pratiques sportives.

Dans une excellente série d'articles publiés en 1986 par le journal *L'Equipe*, Didier Braun établit un recensement d'environ 660 joueurs internationaux français. Il en conclut qu'au moins 200 d'entre eux ont une origine étrangère ou extra-métropolitaine. Les plus représentés, proportionnellement, sont les Africains du Nord (Maghrébins et surtout rapatriés d'Afrique du Nord) avec 7 % du total, puis les Italiens (près de 6,5 %), les Polonais (6 %), les Espagnols (3 %) et les représentants des DOM-TOM (1 %). Cette diversité apparaît d'ailleurs très clairement dans la composition de l'équipe de France. Celle qui, par exemple, rencontrait la Yougoslavie le 16 décembre 1985 était emmenée par Michel Platini, petit-fils d'Italien. Elle comprenait dans ses lignes arrières, Battiston (petit-fils d'Italien lui aussi), Manuel Amoros (fils d'Espagnol), William Ayache (« pied noir » venu d'Algérie). En milieu de terrain,

à part Platini, on trouvait Giresse (fils d'immigré espagnol par sa mère), Tigana (né à Bamako, arrivé enfant à Marseille), Luis Fernandez (né en Espagne, et immigré en France avec sa famille). La ligne d'avants comptait José Touré (fils d'un immigré malien lui-aussi), Yannick Stopyra (petit-fils de Polonais). Sur le banc de touche, Bruno Bellone et Ferreri tous deux d'origine italienne. L'aspect « pluriethnique » de cette équipe de France n'était pas, à vrai dire, un phénomène radicalement nouveau. La grande équipe de 1958, qui accomplit les exploits que l'on sait lors de la Coupe du monde en Suède¹, comptait déjà un grand nombre de joueurs d'ascendance étrangère. La ligne d'attaque « magique » — Fontaine/Kopa/Piantoni — qui fit vibrer tant de spectateurs, ne comptait aucun Français « de souche », mais un « pied noir » d'origine espagnole, un fils de Polonais et un fils d'Italien.

Cette hétérogénéité se retrouve au niveau des clubs. Chaque grande vague d'immigration a donné son contingent de joueurs d'exception et la carte de leur répartition géographique reproduit fidèlement celle de l'implantation des communautés immigrées sur le territoire français. Pour les Italiens, c'est le quart Sud-Est qui a fourni les joueurs professionnels les plus nombreux et beau-

1. Où elle termina troisième, après un match mémorable contre le Brésil et une victoire sur l'Allemagne, « l'ennemi héréditaire » en football également.

coup d'internationaux. Citons, parmi tant d'autres, Di Lorto, Biancheri, Casolari, Di Nallo, Scotti, Repellini, Bellone... La Lorraine du fer et de la sidérurgie a fourni elle aussi beaucoup de joueurs d'origine italienne, comme Da Rui, De Michele, Piumi, Pasquini, Battiston, Bracigliano, Piantoni, Masnaghetti, Micciche, et bien sûr Platini... La région parisienne constitue la troisième source « italienne » du football français avec, entre autres, Ranzoni, Bollini, Dalla Ciega, Rodighiero, Beltramini... L'immigration polonaise bien que beaucoup moins importante, numériquement, que l'immigration italienne a fourni à l'équipe de France presque autant d'internationaux. Là aussi, la carte du football immigré se calque sur celle du travail immigré. La forte concentration polonaise dans les mines du Nord de la France explique leur présence massive, après guerre surtout, dans les clubs de cette région. Dans la même rue de la cité de Calonne sont nés Wisnieski, Budzinski, Synakowski, qui comptèrent 57 sélections en équipe de France à eux trois. La mine d'Auchel dans le Pas-de-Calais a donné une pléiade de grands joueurs professionnels comme Urbaniak, Kopania, Lewandowski, Maryan, Mankowski, Miziazek, Tyrakowski¹.

○ UN PRODUIT DU « MELTING POT »

On le voit à cette énumération, dans le domaine du football aussi, l'immigration a été « une chance pour la France ». La limite d'une telle énumération tient évidemment à l'absence de définition précise du terme « immigré », ce qui risque de masquer les contrastes essentiels qui marquent les trajectoires des joueurs ainsi désignés. Reprenons l'exemple de l'équipe de France en 1985. Bien que côte à côte et portant le même maillot bleu, Michel Platini et Luis Fernandez appartiennent à des âges différents

du football et de l'immigration. Le premier fait partie de la troisième génération italienne (son grand père s'est fixé à Jœuf dans les années 1920) et représente le dernier fleuron du football des cités ouvrières et des corons miniers. Luis Fernandez (deuxième génération espagnole) est, quant à lui, issu de la nouvelle immigration qui arrive en France dans les années 1960. Elevé dans la ZUP des Minguettes à Vénissieux, il est le pur produit des nouvelles banlieues populaires d'aujourd'hui.

Cet exemple suffit à montrer que pour comprendre les raisons qui expliquent l'influence de l'immigration sur le football français depuis cinquante ans, il faut sortir du cadre proprement sportif et des analyses superficielles sur « l'immigré qui réussit par volonté de s'en sortir », etc. Il est nécessaire d'examiner les conditions sociales qui favorisent ou freinent l'accès des individus à tel ou tel sport, et les facteurs sociaux qui expliquent la réussite d'une infime minorité d'entre eux. Les immigrés appartenant, pour la grande majorité d'entre eux, aux classes populaires, la première condition pour qu'ils puissent jouer un rôle dans le football était que ce sport lui-même devienne populaire. Pratiqué à l'origine par l'élite de la société française², selon des normes aristocratiques venues de Grande-Bretagne, le football commence à se répandre dans les milieux ouvriers dans l'entre-deux-guerres, suite, notamment, à l'action décisive des milieux patronaux « paternalistes » qui voient dans ce sport collectif un moyen d'encadrement et d'« éducation » des salariés, mieux adapté aux nécessités de la grande usine que des activités plus individualistes, comme la gymnastique, qu'ils avaient pourtant beaucoup encouragée avant la première guerre mondiale³.

2. Cf. A. Wahl, *Les archives du football. Sport et société en France (1880-1980)*, Paris, Gallimard/Julliard, 1989, (coll. « Archives »).

3. Le discours sur le football permet d'entretenir le culte de l'équipe, du chef et du patriotisme d'entreprise comme relais du patriotisme national ; cf. P. Fridenson, « Les ouvriers de l'automobile et le sport », *Actes de la recherche en sciences sociales*, septembre 1989.

1. Sur tout cela, voir D. Braun, « Football et immigration », *L'Equipe*, 28-31 janvier 1986. Par ailleurs, pour cet article, outre les études générales sur le football, on s'est surtout appuyé sur les récits biographiques et les articles de la presse spécialisée concernant l'immigration.

Etant donné ce rapport privilégié qui existe depuis plus d'un demi-siècle entre le football et le monde ouvrier, non seulement en France, mais dans toute l'Europe, l'histoire sociale de la classe ouvrière éclaire des aspects essentiels de l'histoire du football, notamment en ce qui concerne le public et les participants. Comme on a essayé de le montrer ailleurs¹, en France les capacités de résistance des classes paysannes aux bouleversements dus à l'industrialisation ont eu des effets à long terme très importants sur l'ensemble de la société, qui n'ont pas épargné le monde du sport et tout particulièrement le football. On peut faire l'hypothèse qu'il y a dans ce processus de longue durée l'une des causes de la faiblesse chronique des grands clubs français par rapport à leurs homologues européens. Les observateurs ont souvent constaté qu'il n'y a jamais eu en France de grandes villes ouvrières comme Liverpool ou Manchester, dans lesquelles le club de football pouvait représenter à la fois le cœur de la sociabilité populaire et le temple d'une tradition reproduite de génération en génération. En France, l'absence d'une véritable rupture sociale liée à l'industrialisation a considérablement freiné l'exode rural vers les zones urbaines, au moins jusque dans les années 1950. L'extension des villes elle-même a été beaucoup moins liée au développement industriel qu'ailleurs. D'où la faible ancienneté et l'hétérogénéité des quartiers populaires français. Cette hétérogénéité a été elle-même accentuée par les solutions inventées par les classes dirigeantes pour faire face au déficit chronique de main-d'œuvre ouvrière : maintien d'un fort contingent d'ouvriers-paysans, recrutement massif de travailleurs immigrés pour les emplois les plus durs (et ce dès le Second Empire), consolidation jusque dans les années 1950 d'une gestion « paternaliste » dans l'industrie lourde, qui a produit cette forme typique d'espace ouvrier qu'on appelle

la ville-usine, ni vraiment ville, ni vraiment village.

Si les immigrés ont constamment représenté 10 à 15 % de la main-d'œuvre ouvrière depuis la fin du 19^e siècle, leur poids est beaucoup plus important dans les zones et dans les métiers les plus dévalorisés de l'industrie française. Jusque dans les années 1950, ce sont les régions paternalistes de l'industrie lourde (mines et sidérurgie du Nord et de la Lorraine, mines du Centre, industrie chimique des vallées alpines) qui sont les plus délaissées par les travailleurs français et qui, par conséquent, concentrent le plus grand nombre d'immigrés. Dans beaucoup de coronis miniers et de cités-usines, les ouvriers italiens et polonais sont largement majoritaires dans la population locale. Dans ces conditions, leur présence massive au sein des clubs de football n'est pas surprenante. Le vrai problème est de comprendre pourquoi ces zones déshéritées ont « fabriqué » tant de joueurs d'exception².

Il faut dire tout d'abord que, pour les licenciés de ces régions, la concurrence entre pratiquants était alors moins forte, du fait même que le football était surtout concentré dans le Nord et l'Est du pays. La faiblesse organisationnelle chronique de la plupart des clubs urbains, à une époque encore dominée par l'amateurisme, a renforcé l'avantage relatif de ces régions. Car les équipes qui ont pu bénéficier du soutien institutionnel et de l'infrastructure des grandes entreprises jouissaient d'un atout décisif. Roger Piantoni a rappelé l'importance dans la formation sportive des jeunes de sa génération dans les cités minières de Lorraine, des centres d'apprentissage ou des écoles professionnelles mises en place par les entreprises pour former leurs ouvriers qualifiés et leurs employés, dans lesquels on réservait l'après-midi au

1. G. Noiriél, *Les ouvriers dans la société française*, Paris, Le Seuil, 1986 (coll. « Points »).

2. Ce phénomène n'est d'ailleurs pas seulement français, comme le montrent J.S. Leite Lopes et S. Maresca, « La disparition de la "joie du peuple", notes sur la mort d'un joueur de football », *Actes de la recherche en sciences sociales*, septembre 1989 (à propos de Garrincha).

sport. « Nous avons acquis là, précisait-il en 1986, toutes les bases techniques.¹ » A cela s'ajoute, notamment dans le cas des Polonais, le réseau extrêmement dense du mouvement associatif propre à l'immigration, grâce auquel, dès son plus jeune âge, l'enfant se trouvait inséré dans la dynamique de pratiques collectives intenses. D'autres facteurs ont joué dans le même sens, qui tous renvoient à la logique des rapports sociaux paternalistes. Dans un univers replié sur lui-même, où dès son plus jeune âge l'enfant a intériorisé son destin social — à savoir succéder à son père à l'usine ou à la mine —, « l'univers des possibles » est extrêmement réduit. La structure socio-professionnelle de ces régions montre que les trois quarts des actifs sont ouvriers et qu'il n'existe pratiquement pas de classe moyenne. Par ailleurs, en dehors des activités promues par l'usine, les loisirs sont inexistants (d'où le contraste avec la « culture ouvrière » des métallos de la banlieue parisienne, par exemple, qui vivent dans un monde urbain beaucoup plus diversifié).

Dans ces conditions, pour les garçons, tout le temps non occupé par l'école ou l'entreprise est rempli par le football. Raymond Kopazewski (dit Kopa), fils de mineurs polonais à Nœux-les-Mines, montre bien dans son autobiographie² combien le football pouvait être omniprésent dès les toutes premières années pour les enfants des cités (lui-même habitait avec sa famille aux portes du stade) et la rareté des autres distractions (bal, cinéma) pour les adolescents. Mais surtout, le récit de Kopa témoigne d'une véritable hantise de jeunesse : échapper à la mine où, à peine embauché, il a subi l'amputation de deux doigts, suite à un accident de travail. Contrairement à ce qu'on aurait pu croire, le football ne s'impose pas à lui comme la solution miracle. Tout son récit est en fait traversé par un désir contrarié qui en dit long sur l'univers ouvrier

du monde parternaliste : devenir électricien. Alors même qu'il était déjà un joueur connu, aux portes du professionnalisme, Kopa affirme que pour une place d'électricien il aurait mis fin à sa carrière. Cette attitude n'est paradoxale que vue de loin. Dans la hiérarchie ouvrière des mines, ce type de métier représente alors le summum de la promotion sociale, car il exige une qualification (acquise en général au centre d'apprentissage) et le plus souvent débouche sur un emploi exercé « au jour » et non plus « au fond ». Ce témoignage est très éclairant aussi sur la représentation de l'avenir que pouvaient avoir de jeunes joueurs talentueux des cités polonaises. Pendant très longtemps, l'unique ambition de Kopa est d'acquérir une réputation locale non pas pour vivre du football, mais pour utiliser les facilités qu'il offre afin de trouver un meilleur emploi³. Les normes du monde professionnel ne dominant pas encore le football. D'où aussi la hantise, dans l'autobiographie de Kopa, de l'après-football et du reclassement social⁴. Parmi les autres facteurs que l'on peut invoquer pour rendre compte de la capacité de ces régions ouvrières à produire des joueurs d'exception, il faut invoquer la logique propre au système paternaliste. L'objectif principal de ce mode de gestion de la force de travail est d'enraciner la main-d'œuvre en favorisant la vie familiale. C'est pourquoi, si ces zones ont rassemblé au départ le prolétariat immigré le plus déshérité et le plus instable, au fur et à mesure que la « deuxième génération » a grandi, la po-

3. L'un des moyens les plus efficaces dont disposent alors les entreprises pour attirer les joueurs est de leur fournir un emploi : « Si nous ne donnions pas un emploi aux jeunes nous ne pouvions pas nous en sortir : ce qui attire les jeunes à Lens, c'est que les parents savent que leur fils aura un emploi et suivra un entraînement sérieux » (interview du président du club de Lens, directeur de la Coopérative du personnel des mines de Lens et d'Oignies, *Football-Magazine*, décembre 1960, p. 35). Cette logique est encore très répandue pour tous les joueurs qui n'appartiennent pas à l'élite professionnelle.

4. Sa célébrité internationale permettra à Kopa de réussir sa reconversion comme directeur commercial ; mais un grand nombre de joueurs prestigieux connaîtront des lendemains très difficiles : Cisowski écarté sur blessure à Lille deviendra simple employé à Homécourt, Da Rui poursuivra sa carrière au cirque, etc.

1. *L'Equipe*, 30 janvier 1986.

2. R. Kopa, *Mon football*, Paris, Calmann-Lévy, 1972.

pulation des corons et des cités s'est stabilisée ; parmi les fils de manœuvres étrangers, beaucoup sont devenus ouvriers qualifiés. Nul hasard si c'est au sein de ce dernier groupe qu'ont émergé la plupart des joueurs d'élite. Comme cela a pu être montré pour la boxe, contrairement aux images d'Epinal, c'est rarement dans le prolétariat le plus démuné qu'on trouve les futurs champions¹. Dans le monde du football paternaliste, l'enracinement familial est d'autant plus nécessaire qu'il conditionne à la fois la formation technique des jeunes joueurs et la notoriété qu'ils peuvent acquérir dans une société locale reposant encore principalement sur les liens directs et l'interconnaissance. De même qu'à l'usine, la « qualification » repose encore essentiellement sur le savoir-faire qui s'apprend par imitation des aînés et par familiarisation avec la matière, de même, l'art du football s'acquiert essentiellement par mimétisme et « sens pratique ». D'où, sans doute, l'importance de la relation père/fils pour la réussite des jeunes joueurs. La « passion » pour ce jeu vient fréquemment d'un désir d'imiter les exploits du père dont la mémoire locale a gardé le souvenir. Très souvent d'ailleurs, le père est lui-même le premier « entraîneur » du fils (le cas le plus célèbre étant celui de Platini, dont le père fut en son temps un joueur renommé localement et qui a joué un grand rôle dans la formation de son fils). Une telle complicité facilite grandement la familiarisation avec les gestes techniques les plus difficiles, avec la « vision du jeu ». Quand ce n'est pas le père « géniteur » qui joue ce rôle dans la formation initiale, c'est souvent celui qu'on appelle « l'entraîneur-nounou », le père symbolique (en général issu du même univers local que le jeune joueur) — si souvent évoqué avec nostalgie dans les récits autobiographiques — qui joue ce rôle².

L'univers industriel qui a produit tant de joueurs d'élite issus de l'immigration est aujourd'hui à l'agonie. La crise industrielle a massivement frappé ces régions d'industrie lourde. Et le football en a subi le contrecoup. Il y a trente ans, 28 % des joueurs de division 1 provenaient des centres industriels du Nord-Pas-de-Calais, de Lorraine et du Centre. En 1984-1985, ces régions ne fournissent plus que 16 % de l'effectif total³. Les nouvelles vagues d'immigrants qui ont gagné la France à partir des années 1960 se sont dirigées vers les nouveaux lieux de concentration du prolétariat démuné : les grands centres urbains, c'est-à-dire le monde des ZUP et des grandes banlieues. Que ces conditions nouvelles soient moins favorables à l'émergence d'une élite sportive issue de l'immigration, cela semble un constat d'évidence. On compte actuellement, dans l'effectif des joueurs professionnels, très peu de joueurs d'origine portugaise ou maghrébine (cf. l'équipe de France actuelle). Peut-être est-il encore trop tôt pour juger, puisque la stabilisation de l'immigration s'est produite au milieu des années 1970 et que, par conséquent, la « deuxième génération », dans sa masse, n'a pas encore atteint l'âge adulte. Néanmoins, plusieurs éléments permettent de penser que la situation s'est bel et bien dégradée pour les jeunes immigrés. Tout d'abord, avec l'anonymat propre aux grandes villes, le club de football n'est plus au centre de la sociabilité locale. Les récits autobiographiques publiés par des joueurs issus des grandes banlieues en témoignent. Luis Fernandez affirme : « Dans toute la région, notre

de l'industrie lourde, marqué par une très forte division sexuelle des rôles, le football tient une grande place dans la structuration du monde des hommes. Les commentaires infinis sur les joueurs et sur les matches, qui rassemblent autour du père les autres hommes du groupe local (frères, cousins, amis), sont souvent les premières formes de communication collective auxquelles sont admis les jeunes garçons. Adolescents, ils héritent fréquemment des chaussures que le père avait soigneusement conservées après avoir « raccroché les crampons » dans l'espoir secret que les fils pourraient les faire revivre. Dans un monde où traditionnellement les tâches domestiques incombent aux femmes, l'entretien de la tenue (et tout particulièrement des chaussures) est d'ailleurs souvent une affaire d'hommes.

3. D'après D. Braun, « Football et immigration », art. cité.

1. L.-J.-D. Wacquant, « Corps et âmes ; notes ethnographiques d'un apprenti boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*, novembre 1989.

2. La question du « rapport au père » dans le football mériterait à elle seule une étude approfondie. Dans le monde

équipe avait mauvaise réputation. Partout on disait que les Minguettes, c'était le quartier des loubards. Les autres équipes avaient peur de venir chez nous et lorsque nous allions chez l'adversaire, nous étions accueillis presque comme des pestiférés »¹. De même, Jean Tigana affirme que pour les jeunes prolétaires de Marseille, jouer à l'OM n'allait nullement de soi : « Et puis, pourquoi le cacher, dans mon esprit, l'OM c'est le club des fils à papa. Il est de bon ton d'y inscrire son rejeton »². La place même occupée par la question de la « réputation » du club est un signe qui ne trompe pas de la distance à la fois géographique et sociale qui le sépare des joueurs d'origine populaire. A cela s'ajoute la profonde transformation qu'a connue le football lui-même depuis les années 1950, par suite d'une complète professionnalisation de l'élite. Par rapport au problème qui nous occupe ici, il faut d'abord signaler que la diffusion de ce sport sur l'ensemble du territoire national, sa « médiatisation » grandissante, a provoqué la multiplication du nombre des participants (près de 1 800 000 licenciés en 1987). D'où l'intensification de la concurrence pour parvenir aux premiers rangs. Par ailleurs, la multiplication du nombre des clubs (près de 23 000 en 1987) et leur hiérarchisation au profit des clubs des grandes villes, gérées selon les normes capitalistes, et véritables « machines » à spectacles, accentuent le phénomène décrit plus haut de distance entre le joueur des quartiers de banlieue et les équipes les plus performantes³. La question cruciale est donc désormais pour le jeune

joueur immigré de parvenir à se faire remarquer par un grand club en sortant de l'anonymat⁴. Dès son plus jeune âge, le joueur doit avoir maintenant une stratégie de promotion personnelle. Là encore, la différence entre Kopa et Fernandez est significative. Constamment, le premier a attendu que les grands clubs professionnels du Nord viennent le chercher, pensant que sa réputation locale suffisait à le faire connaître. Fernandez appartient à une génération où d'emblée un jeune de talent s' imagine qu'il sera professionnel et voit dans le sport un moyen de promotion sociale radicale. Mais désormais, pour devenir stagiaire professionnel, il faut non seulement du talent, mais une stratégie efficace de promotion de soi. On retrouve ici l'action décisive du premier entraîneur, mais dans un tout autre rôle qu'au temps de Kopa. C'est en effet grâce à l'aide d'un dirigeant de l'équipe « poussins » des Minguettes, qui envoie des lettres à plusieurs clubs professionnels pour leur recommander la candidature de Luis, que celui-ci est finalement pris comme stagiaire à Nancy⁵. La professionnalisation fondée sur la notion de rentabilité entraîne le développement de la bureaucratisation des clubs, notamment dans les équipes dirigeantes. Le pouvoir de recruter ou de faciliter la carrière des joueurs appartient de plus en plus à des individus souvent fort éloignés de la pratique du football et encore plus des réalités de la culture populaire (ce problème était au centre de la contestation de 1968, avec la revendication : « Le football aux footballeurs »). Ainsi, le jugement sur la valeur d'un joueur, reposant autrefois presque exclusivement sur

1. L. Fernandez, *Le ballon rouge*, Paris, Carrère, 1988, p. 97.

2. J. Tigana, *L'enfant de la balle*, Paris, Calmann-Lévy, 1982, p. 19.

3. Les exemples de Tigana et Fernandez montrent en effet que le club local continue à jouer un rôle décisif dans les premières années de pratique. Fernandez signe sa première licence en « poussin » aux Minguettes où ses frères sont joueurs et dirigeants. En minimes 2, il est transféré à Saint-Priest : « A l'époque pour un enfant d'une douzaine d'années, Saint-Priest, c'était un nom magique. Ce club réputé de D3 avait sorti de ses effectifs de jeunes quelques solides joueurs qui ont fait une carrière pro par la suite », p. 86. De même, Tigana signe sa première licence dans un « club d'entreprise », l'ASPTT Marseille (son père travaille aux PTT).

4. A une certaine époque, le simple fait d'appartenir à une équipe minimes ou cadets de Saint-Etienne constituait un atout décisif. On a vu ainsi de jeunes joueurs présentés comme des « prodiges » s'effondrer quelques années après.

5. Fernandez évoque cet épisode en des termes très significatifs : « Un jour, il (le dirigeant des Minguettes) m'a demandé de passer chez lui avec mon frère Jean-Louis. " J'ai écrit à Avignon et à Nancy ", nous a-t-il dit. *La lettre était plutôt bien tournée, nette*. Il était sous-directeur d'une imprimerie à Lyon. C'était donc un peu son métier », p. 116 (c'est nous qui soulignons).

des qualités détectées visuellement et directement par l'entraîneur, est aujourd'hui médiatisé et fait intervenir nombre de critères extérieurs au football (il faut savoir écrire, parler, connaître les règles du marché...). On peut penser que cela ne sert guère les intérêts des jeunes immigrés. Un autre élément décisif de l'évolution du football depuis une vingtaine d'années tient à la place de plus en plus grande occupée par les normes du monde scolaire dans la formation des jeunes joueurs. Pour accéder à la section sport-étude après la classe de troisième par exemple, il faut non seulement être un bon joueur, mais également avoir des résultats scolaires satisfaisants. De même, avec la progressive rationalisation du jeu encouragée par les « experts », la technique est de plus en plus enveloppée dans un discours qui favorise l'expansion d'un savoir codifié, routinisé, formalisé que les « techniciens » sont désormais chargés d'enseigner dans des lieux spécifiques : les centres de « formation ». Les jeunes détectés de plus en plus tôt (à 13-14 ans) sont souvent déracinés de leur milieu d'origine. Pour les jeunes immigrés, le contraste entre cet univers et celui d'où ils sont issus peut être un obstacle essentiel pour leur adaptation¹. L'école pèse encore d'une autre manière sur la carrière du jeune footballeur. Alors qu'au temps de Kopa l'investissement scolaire était réduit au minimum, parce que de toute façon l'avenir était à l'usine ou dans la mine, désormais, comme le montrent les autobiographies des plus jeunes célébrités, l'école est au centre des préoccupations, notamment sous la forme du dilemme : ou les études ou le

football², conséquence d'une spécialisation de plus en plus poussée dans les deux domaines. Les jeunes immigrés qui ont des résultats scolaires satisfaisants (très souvent au prix d'un surcroît de travail) ont le plus souvent tendance à privilégier les études au détriment d'une carrière de footballeur par définition incertaine. Si l'on ajoute à cela les sollicitations de la « société de consommation » et la diversité des activités qu'offre le monde urbain, on peut comprendre pourquoi le football est aujourd'hui moins présent dans leur univers que dans celui de leurs aînés italiens ou polonais³.

○ INTÉGRER DES IMMIGRÉS

La question de l'intégration des immigrés par le football est le plus souvent évoquée dans la presse à l'aide de quelques cas illustrant une réussite exceptionnelle. Conclure à partir de ces exemples à l'efficacité du rôle assimilateur du football, comme le font certains analystes, nous semble quelque peu aventureux. En fait, si l'on veut aborder la question sérieusement, il faut distinguer au moins trois niveaux. Le premier concerne la masse des spectateurs et supporters ; le deuxième touche l'ensemble des pratiquants amateurs, et le troisième, la petite élite des joueurs professionnels. Les deux premiers niveaux sont les plus difficiles à cerner car ils exigent de combiner à la fois l'approche

2. Voir à ce sujet le récit de Dalheb et ses efforts désespérés pour ne pas renoncer à ses études d'électro-technique au CET de Sedan ; ce qui l'oblige à effectuer des journées de 13 heures. G. Ernault, *Dalheb : le défi de Paris*, Paris, Calmann-Lévy, 1977, p. 32.

3. La prolongation de l'obligation scolaire a également joué un grand rôle dans la construction sociale d'une « jeunesse » ouvrière. Alors qu'au temps de Kopa on passait directement de l'enfance à l'âge adulte (et donc au club de football des adultes), désormais, il existe une longue période intermédiaire de « jeunesse » déterminante dans la visibilité actuelle de la « deuxième génération » immigrée. La comparaison des récits de Kopa et de Fernandez est à nouveau très instructive. Le premier affirme avoir été une forte tête dans son enfance ; mais l'équipe de football locale n'est nullement un instrument de cette opposition, parce qu'elle est d'emblée intégrée au monde adulte. Pour Fernandez, en revanche, l'équipe des Minguettes s'identifie à la bande des jeunes de la ZUP, au comportement agressif : confronté au racisme pendant les matches, les jeunes joueurs des Minguettes se révoltent : « Pour peu qu'on vive en bande, sûrs de notre nombre et donc de notre force, il est facile d'organiser une vengeance » (p. 53).

1. Aujourd'hui, les piètres résultats de l'équipe de France aidant, ce mode de sélection et de formation des joueurs est fortement remis en cause. La logique de recrutement de plus en plus précoce se heurte au constat que la plupart des grands joueurs n'ont pas été les meilleurs jeunes (Platini n'a jamais fait partie des équipes de France cadets ou juniors ; Giresse et Tigana se sont épanouis tardivement...). D'autre part, les critères « scientifiques » de détection des futurs talents restent peu fiables. Le club de Metz refusa de recruter Platini à cause de ses insuffisances physiques ; Tigana fut évincé de l'équipe des cadets pour le même motif, etc.

quantitative (caractéristiques sociologiques du public et des supporters, afin de mesurer la place réelle de l'immigration) et l'approche ethnographique (monographies méticuleuses de la vie des clubs) afin de voir en quoi les immigrés sont partie prenante de la sociabilité constituée autour du football¹. Étant donné le très faible nombre des études historiques et sociologiques sur le public et la masse des participants, il vaut mieux avouer notre ignorance sur les effets intégrateurs du football par rapport à la masse des immigrés. Les récits autobiographiques des joueurs d'élite, à condition d'être utilisés avec précaution, offrent bon nombre d'indications susceptibles de nourrir des hypothèses de recherches pour des enquêtes plus vastes.

Encore faut-il s'entendre sur la définition du mot « intégration des immigrés », singulièrement galvaudé par les temps qui courent². Très brièvement, il nous semble indispensable de distinguer deux aspects essentiels dans ce processus qui, du fait de la division du travail dominante aujourd'hui dans les sciences sociales, sont rarement appréhendés ensemble. Le premier aspect concerne ce qu'on appelle, dans le langage de la psychologie sociale, « l'assimilation », c'est-à-dire le processus, largement inconscient et qui domine la première enfance, par lequel un individu cherche à se conformer aux normes dominantes de la société dans laquelle il vit. Le second aspect est plus conforme à ce que les sociologues ou politologues nomment « l'intégration », à sa-

voir les modalités d'insertion de l'individu dans tous les rouages de la « machine sociale », depuis le marché du travail jusqu'aux niveaux informels de la sociabilité de quartier en passant par toutes les organisations du monde politique.

Si l'on accepte cette définition très large, on ne peut que souligner le rôle contradictoire qu'a joué jusqu'aujourd'hui le football dans l'intégration des immigrés. La majorité des récits autobiographiques, écrits pourtant par des joueurs qui ont « réussi », insistent sur les difficultés spécifiques qu'ils ont rencontrées dans leur carrière en tant qu'immigrés. A ce sujet, une place importante doit être faite aux formes légales d'exclusion, qui tiennent à la législation sur la nationalité³. Kopa raconte : « J'avais été préselectionné dans l'équipe de France juniors qui devait affronter la Hollande, mais je n'avais pas pu être retenu, bien que d'avis unanime j'ai mérité largement de l'être. Mais j'étais fils de Polonais. Pas encore Français. J'ai eu pas mal d'ennuis à cause de ma nationalité ... J'aurais sans doute pu jouer ... mais on a hésité devant les complications que soulevait l'octroi d'un passeport. Et j'ai été remplacé par quelqu'un d'autre »⁴. Une vingtaine d'années plus tard, Luis Fernandez rencontre les mêmes problèmes. Le président du club de Nancy, favorablement impressionné par sa prestation, lui dit : « Tu pourrais réussir. J'aimerais te prendre chez nous, mais tu es étranger. Ça ne fait rien ai-je répondu. Il ne m'était pas encore jamais venu à l'idée de me faire naturaliser pour jouer au football. En fait, je n'y avais pas réfléchi. Ce n'était pas que je me sentais espagnol. Mais c'était comme ça, une sorte de fatalité »⁵.

1. Bien que n'étant pas centrée sur le problème de l'immigration, on lira, comme exemple de telles monographies, l'étude de A. Hayot et al., « Allez l'OM, Forza Juve ! », *Terrain*, 8, avril 1987. A propos de Marseille, les auteurs montrent que la notion vague de « public » n'a guère de sens. Les clivages sociaux apparaissent très nettement en son sein. Les classes populaires se rassemblent dans le virage nord (le virage sud étant occupé par les « cols blancs »). A l'intérieur même de cet espace, on observe un découpage plus fin où les spectateurs se regroupent par quartier, collège ou entreprise. Tout un rituel fondé sur les métaphores guerrières et les provocations verbales a en fait pour but de renforcer la cohésion du groupe populaire hanté par la crainte d'être dépossédé de « son » football.

2. Nous avons traité plus amplement de ce problème dans S. Beaud, G. Noiriel, « L'assimilation, un concept en panne », *Revue internationale d'action communautaire*, octobre 1989.

3. Nous n'avons pas abordé dans cet article le problème des joueurs transférés d'un club étranger en France, ni des stratégies pour les naturaliser rapidement afin de contourner la loi qui interdit d'avoir plus de 3 étrangers par équipe, etc. Tout cela serait évidemment à étudier dans une recherche exhaustive sur les rapports football/immigration.

4. R. Kopa, *Mon football*, op. cit., p. 43.

5. L. Fernandez, *Le ballon rouge*, op. cit.

A cette « fatalité » juridique s'ajoutent les obstacles découlant de la xénophobie. Là encore, le mal est ancien. En 1960, le président du RC Lens évoque, à propos de l'entraîneur du club, « un exemple de clairvoyance : dès son arrivée à Lens, il a demandé aux joueurs d'origine polonaise de ne plus parler cette langue entre eux, et plus personne n'a parlé polonais »¹. La xénophobie à l'encontre de la deuxième génération polonaise est évoquée également dans l'autobiographie de Kopa ; en dehors même du monde du football. Ses démarches pour obtenir une place d'apprenti-électricien échouent par le seul fait que son nom est polonais : « Alors j'ai compris que j'étais rejeté. Qu'un fils de Polonais, c'était fait pour la mine et pour rien d'autre. Que c'était cuit. Qu'il fallait me résigner »². Une génération plus tard, c'est au tour de l'enfant du Mali, Jean Tigana, de subir les mêmes affronts dès ses premières années de football : « A cette époque, je suis déjà confronté à l'insoluble problème du racisme. Je suis souvent agressé, insulté. On me traite de sale petit nègre ou d'arabe pourri ... Mon amour-propre sera souvent meurtri. Combien de fois ai-je dû ravalier ma salive, serrer les poings et me taire »³. Luis Fernandez justifie les bagarres auxquelles sont mêlés les joueurs des Minguettes par les insultes racistes dont ils sont victimes : « S'entendre traiter à longueur de journée, tout comme dans un match de "melon", d'"espigouin", de "tos", ça finit par être révoltant ». Et Luis d'évoquer une bagarre à Péage-de-Roussillon, qui du terrain gagne les tribunes et qui lui vaudra six mois d'interdiction de compétition⁴. Une telle carte de visite, outre qu'elle n'est guère de nature à séduire les recruteurs, n'est pas faite pour faciliter l'intégration ! L'exemple de Kopa montre bien, soit dit en passant, que la xénophobie ne se limite pas à la

stigmatisation⁵ des aspects physiques d'un individu. En fait, n'importe quel élément de l'identité personnelle non conforme aux normes dominantes peut être utilisé (le nom de famille étant bien sûr une cible privilégiée étant donné son importance symbolique).

Si l'on s'en tient à l'analyse des autobiographies mentionnées ci-dessus, on constate que non seulement la réussite des joueurs issus de l'immigration ne les conduit pas à taire les affronts qu'ils ont subis, mais qu'au contraire ils ont tendance à se faire les porte-parole de leur groupe d'origine⁶. La question de son identité polonaise est très présente dans le récit de Raymond Kopa. Tous les grands événements de sa vie s'expliquent en partie, selon lui, par son origine différente. C'est parce qu'il parlait polonais à la maison qu'il avait des difficultés scolaires (p. 21) ; ensuite, ajoute-t-il, « si je n'avais pas été polonais, je n'aurais pas eu besoin de me battre comme je l'ai fait » (p. 14). Dès le début de son livre, il affirme qu'il ne renie pas ses origines, car les Polonais « gardent au fond du cœur l'amour du pays natal, des traditions, des chansons, des fêtes de chez eux » (p. 14). Très souvent par la suite, il s'emploie à défendre l'image de sa communauté d'origine : les Polonais « sont courageux, travailleurs, loyaux » ; « ils sont des fanatiques de la propreté » (p. 15) ; « les Polonais ont fait beaucoup pour le football français » (p. 221). Si cette fonction de porte-parole est moins accentuée dans les autres récits (sans doute parce que les communautés

5. Le concept de stigmatisation renvoie bien évidemment à E. Goffman, *Stigmates*, Paris, Minuit, 1975. Néanmoins, contrairement à la mode actuelle, qui tend à faire de cette notion un concept « passe-partout », il faut préciser qu'on ne peut, en matière d'immigration, employer ce terme qu'avec beaucoup de précautions. Contre les analyses substantialistes (qui isolent des groupes d'individus stigmatisés), rappelons que, pour Goffman, « le normal et le stigmatisé ne sont pas des personnes, mais des points de vue » (p. 153). Ce qui signifie que tous les individus sont, à des degrés divers, un jour ou l'autre, dans la position du « stigmatisé », et qu'en sens inverse tous les immigrés ne subissent pas nécessairement la stigmatisation.

6. Il ne faut pas sous-estimer, dans cette attitude, tout ce qui tient à la loi du genre biographique. Le récit d'une réussite sportive est comme un conte pour classes populaires (en partie réécrit par des écrivains professionnels) où le héros, parti de rien, atteint la gloire. Dans ce cadre, la situation d'immigré enrichit le scénario sur les difficultés de départ.

1. *Football-Magazine*, décembre 1960, p. 35.

2. R. Kopa, *op. cit.*, p. 24.

3. J. Tigana, *L'enfant de la balle*, *op. cit.*, p. 12.

4. L. Fernandez, *op. cit.*, p. 53.

d'origine sont moins soudées et homogènes que ne l'était la communauté polonaise), elle n'en transparaît pas moins ici et là dans la plupart des récits ; et l'on sait qu'un joueur comme Fernandez s'est clairement prononcé en faveur du combat antiraciste.

On ne peut pourtant pas conclure que cette revendication des origines soit un refus proclamé de l'intégration à la société française. Comme le montre la psychologie sociale, la stigmatisation constitue au contraire un puissant facteur d'assimilation car l'individu contesté dans son identité est fréquemment enclin à démontrer qu'il « est comme les autres ». Les footballeurs d'origine étrangère ne dérogent pas à cette règle. L'expression « nous les Français » revient souvent sous la plume de Kopa. Il insiste sur le fait que, partout dans le monde, « les Polonais se sont très bien adaptés à leur pays d'adoption. Ils font d'excellents Français, d'excellents Américains, d'excellents Australiens, d'excellents Canadiens » (p. 14). Il avoue avoir tout particulièrement apprécié ses sélections en équipe de France : « J'ai toujours été très ému, très fier, d'être un joueur de football français. De porter le maillot de l'Equipe de France. J'ai ressenti cet honneur avec plus de conscience, plus d'orgueil peut-être, qu'un Français de souche. J'ai toujours eu l'ambition de défendre de mon mieux, jusqu'à la limite de mes forces physiques et intellectuelles, les couleurs de mon pays. C'était ma manière d'être patriote » (p. 14).

Ces témoignages sont bien sûr insuffisants pour nous permettre de connaître le degré de généralité de ce type d'attitude, notamment en ce qui concerne la masse des pratiquants et des spectateurs issus de l'immigration. On peut néanmoins penser qu'à tous les niveaux les mêmes processus exercent les mêmes effets. Une étude sur les rapports entre le football et l'enfance immigrée serait du plus haut intérêt. A un moment de l'existence où le besoin de s'identifier aux normes dominantes est le plus impérieux, l'enfant d'immigré est souvent

rejeté par l'institution scolaire et victime de l'ironie de ses camarades « français de souche ». Si c'est un garçon et qu'il possède quelque talent dans le maniement du ballon, le football peut facilement devenir le lieu et le moyen d'une assimilation au groupe de pairs. La logique du jeu, surtout chez les enfants, entraîne un renversement des normes. L'enfant stigmatisé peut ainsi devenir très vite, pour sa classe ou son quartier, le héros de la cour de récréation ou des matches du mercredi ; celui que tout le monde appelle par un surnom ou un diminutif, dont le nom ou même la photo figurent dans la page sportive du journal local¹. Car le football n'échappe pas à la logique du système français d'intégration. Si de nombreux témoignages soulignent l'existence d'équipes de quartiers fondées spontanément à partir de l'origine « ethnique » (les « squadra azzura » en Lorraine, les équipes de « Polaks » dans le Nord ; ou plus récemment les clubs « algériens », « portugais » ou « turcs » à Dreux²), très vite les meilleurs éléments sont aspirés par des clubs fondés sur d'autres principes où les origines se mélangent. Dans ces conditions, le club de football ne peut être un support institutionnel d'une identité collective fondée sur l'origine. D'où la complexité du processus d'identification dans le monde français du sport. Pour une communauté immigrée, la sélection en équipe de France de l'un des « siens » est un motif de légitime fierté. Le joueur concerné fait fonction en quelque sorte de médiateur, dans le sens où, en s'identifiant à lui, la communauté d'origine s'identifie du même coup à l'équipe nationale. Mais en sens inverse, le fait que le public français « de souche » ait pu s'identifier, au moins depuis les années 1950, à des héros français d'origine étrangère n'a sans doute

1. Comme l'indique D. Braun, ce phénomène a beaucoup joué en ce qui concerne les Polonais : « Mais déjà on ne dit plus Tempowski mais Tempo, Mankowski mais Manko. Depuis longtemps, Dembicki est devenu Stanis et Jedresak, Marresch. La suppression de tant de w, de k, de z exotiques n'est pas anodine. Elle signifie l'adoption », *L'Equipe*, 29 janvier 1986.

2. Cf. *L'Equipe*, 31 janvier 1986.

pas été sans effet sur l'évolution des mentalités collectives. On a oublié aujourd'hui l'une des hantises du Français moyen de l'entre-deux-guerres, largement partagée par l'élite politique, même progressiste : la diminution constante des patronymes du « terroir » au profit des noms à consonnance étrangère. Cette inquiétude ayant suscité, dès le projet de réforme du code de la nationalité en 1927, de nombreuses propositions visant à franciser les noms des immigrés. En ce qui concerne le football, A. Juret constatait, dans un article de *Population* de 1947, que l'équipe de France ne comptait que cinq « vrais Français ». Déplorant les effets négatifs de tant de noms « barbares » pour l'image de marque du pays, il envisageait diverses solutions pour les rendre plus agréables à l'oreille du Français de souche¹. Aujourd'hui, en ce qui concerne en tout cas les Européens, cette diversité des patronymes ne choque plus personne ; la plupart des gens n'ayant même plus conscience qu'il y a là un reflet de la diversité des origines du peuple français. Pour comprendre cette évolution, il faut invoquer le processus social de familiarisation qui, quotidiennement, transforme les « étrangetés » en habitudes et en cela-va-de-soi. On peut faire l'hypothèse que dans les milieux populaires le football (et le sport en général) joue un rôle important dans ce processus. Tous ceux qui étaient enfants dans les années 1950 ont joué dans les cours de récréation à être Kopa, Piantoni ou Wisniewski. Le rôle de la presse, de la TSF puis de la TV n'ayant fait que rendre plus efficace ses possibilités mimétiques. A partir de là, ces patronymes au départ étrangers sont devenus familiers, parfois des intimes de la vie quotidienne. Il y a sans doute là un mécanisme beaucoup plus efficace que tous les discours antiracistes pour faire admettre les différences.

Une réflexion approfondie sur le rôle du football dans l'intégration des immigrés de-

vrait aussi se poser la question des formes propres de consensus social que ce sport suscite. Si la cohésion de nos sociétés industrielles, divisées en classes socio-professionnelles, n'est pas davantage menacée par les conflits entre groupes hostiles, c'est sans doute parce que la vie de tous les jours secrète de multiples événements en apparence insignifiants, mais sur lesquels peuvent se construire de nombreux petits consensus qui réunissent des individus que parfois tout oppose par ailleurs. Maurice Halbwachs a montré que toute personne traverse de façon plus ou moins durable, au cours de son existence, une multitude de « groupes » sociaux (famille, promotion scolaire, etc.) dont elle conserve, plus ou moins confusément ensuite, le souvenir. Dans cette perspective, on peut se demander en quoi le fait d'avoir fait partie du monde des praticiens (même modestes) du football est un facteur apte à fonder un sentiment d'appartenance commune entre les personnes séparées par leur origine nationale ou ethnique, et en quoi ce sentiment peut contribuer à favoriser leur cohabitation, voire à les mobiliser à partir des signes identitaires communs pour la défense de certaines « causes » : les résultats du club local, le soutien à tel ou tel joueur, etc. L'approche ethnographique devrait étudier comment, dans le cadre des interactions quotidiennes, le savoir concernant le football peut constituer une entrée en matière dans les conversations, un moyen de lier connaissance (par exemple, entre spectateurs réunis au stade)².

○ A PROPOS DU « STYLE NATIONAL. »

Le sport en général, mais tout particulièrement le football, est le lieu où aujourd'hui se sont réfugiés tous les discours et les stéréotypes nationalistes qui autrefois dominaient la vie culturelle du pays (cf. les

1. A. Juret, « La francisation des noms de personnes », *Population*, 1947.

2. Dans les familles populaires dont les fils ont connu des trajectoires sociales très contrastées, le football est bien souvent l'un des points communs permettant de nourrir une conversation entre personnes que désormais tout sépare.

débats sur la Pensée ou l'Art français à la fin du 19^e siècle). Indéniablement, ces discours constituent le support du chauvinisme et de la xénophobie et, à ce titre, constituent un chapitre important de la réflexion sur les rapports entre football et immigration.

Dès les premières décennies du 20^e siècle, le football est un instrument privilégié de diffusion du patriotisme. Dans les années 1920, Henri Delaunay écrit dans les colonnes du *Miroir des sports* que lors des matches de l'équipe de France, « les fibres françaises, tendues peut-être à l'excès, vibrent au moindre heurt sur le terrain, au moindre essai, au moindre shoot ». Trente ans plus tard, c'est la « magie » de la TSF qui relaie la presse écrite. Lors de la demi-finale de la Coupe du monde, le célèbre commentateur Georges Briquet ponctue chaque but français contre le Brésil de « Vive la France ! » retentissants¹. Une génération plus tard, au même stade de la compétition, le match France-Allemagne, grâce à la télévision, désormais souveraine, est suivi par 30 millions de Français, et le commentaire ne se fait pas faute d'évoquer à plusieurs reprises d'autres champs de batailles ayant opposé les deux pays. Diffuser dans les classes populaires des contenus concrets de la notion de « communauté nationale » apparaît ainsi comme l'une des fonctions essentielles des commentaires sur les matches. C'est aussi le rôle assigné aux rituels qui entourent les grandes cérémonies du football, notamment lors de la Coupe de France, sommet de la saison. En 1932, les joueurs de Cannes, qui viennent de l'emporter sur Roubaix, défilent dans toute la ville jusqu'à la mairie en passant par le monument aux morts ; chacun arborant à la fois les couleurs locales et nationales. Les objets fétiches du club et les symboles patriotiques sont partout présents. Grâce au phénomène de « contagion » par lequel le caractère de symbole national d'un objet se transmet à un autre par simple

proximité², le football a largement contribué à la diffusion des signes nationaux depuis l'élite parisienne jusqu'aux groupes locaux les plus reculés.

La valorisation patriotique de l'équipe nationale oblige les commentateurs à lui trouver un style de jeu national, à nul autre pareil. Dès le début du siècle, les victoires comme les échecs du onze tricolore sont imputés aux qualités et aux défauts ancestraux du peuple français : le courage, la *furia francese* compensent le faible niveau technique. Mais, avec le temps, la « technique » est de plus en plus considérée comme un atout de l'équipe nationale, car elle illustre « l'intelligence et le classicisme » du jeu français, qui compensent des faiblesses physiques qui sont l'arme des peuples « lourds », voire « grossiers » du Nord (notamment allemands). Il est bien certain qu'un tel chauvinisme ne pouvait que conforter les tendances xénophobes de la société française et donc aggraver les problèmes des joueurs d'origine étrangère exposés plus haut. Ces discours caricaturaux ont également eu pour effet de discréditer toute réflexion sur la question du « style national » dans le football. On voudrait montrer, pour conclure cet article, qu'il y a là, pourtant, un problème digne d'être appréhendé par la recherche scientifique.

Ceux qui ont refusé de reprendre à leur compte les discours chauvins sur le « jeu français », sans pour autant nier la réalité des styles de jeu très divers selon les pays, ont avancé certaines explications sur les particularités du football français, à bien des égards contradictoires entre elles. Dès le début des années 1960, la presse spécialisée invoque la question de l'immigration comme élément d'enrichissement du jeu national. La pépinière de footballeurs produits par les cités minières est vue comme une consé-

1. Toutes les données de ce paragraphe sont empruntées à A. Wahl, *Les archives du football...*, *op. cit.*

2. Cf. à ce sujet, E. Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (Paris, PUF, 1960) qui analyse « l'extraordinaire contagiosité du caractère sacré », à propos des religions primitives.

quence de la « fusion des races » : « La mine recrute pour une bonne part par sa main-d'œuvre parmi les travailleurs polonais, italiens, tchécoslovaques, nord-africains. Le brassage de ces races constitue un facteur favorable au développement sportif, chacun apportant dans le creuset ses qualités propres »¹. Vingt-cinq ans plus tard, le journal *L'Equipe* abonde dans le même sens. Grâce aux immigrés, le football français « s'est nourri aux racines des jeux latin, slave, afro-antillais, de la même manière que le football de tous les pays est l'expression des populations qui les composent »². Mais, à l'opposé, certains affirment que cette hétérogénéité (accentuée pendant longtemps par la variété des styles de jeu régionaux et par la multitude des entraîneurs étrangers ayant exercé en France, y compris en équipe nationale) a provoqué l'apparition d'une diversité de méthodes et de pratiques inconnue ailleurs ; ce qui pourrait être la cause profonde de la faiblesse chronique du football en France, comparé à ses voisins européens. Quel que soit le point de vue, force est de constater que les démonstrations restent à faire. Jusqu'à présent aucune étude n'a pu établir le rapport entre l'origine sociale ou ethnique d'un joueur et sa manière de pratiquer³. L'argumentation de type « ethnique » oublie de nous préciser ce qu'est le jeu « latin » ou « slave » et comment les jeunes immigrés de deuxième génération parviennent à en hériter⁴. Nous touchons là à une redoutable question puisque, finalement, c'est tout le problème des mécanismes de la transmission des pratiques culturelles d'une génération à une autre dans l'immigration qui est posé (rôle de la famille,

du groupe d'origine, des institutions du pays d'accueil...). En l'état actuel des travaux, il est impossible d'apporter des réponses convaincantes sur ce sujet. Remarquons simplement que le problème de la transmission du savoir pratique a été appréhendé par deux grandes traditions de la recherche en sciences sociales, dont toute étude sérieuse devrait partir. Très schématiquement, rappelons que la première de ces traditions est représentée par le fameux article de Marcel Mauss sur les « techniques du corps »⁵. Selon lui, c'est « la nature sociale de l'habitus », bien plus que les discours ou les écrits pédagogiques, qui explique l'acquisition par un individu d'une technique particulière. L'insistance sur le corps signifie, pour lui, que l'inculcation s'effectue surtout par imitation (mimésis) des mouvements qui composent une technique donnée. Les travaux de Pierre Bourdieu sur cette question s'inscrivent dans la même tradition intellectuelle tout en insistant sur les différences d'habitus (schèmes générateurs orientant les pratiques) selon les milieux sociaux. Dans cette perspective, c'est l'origine sociale qui explique les particularismes des styles de jeu⁶. Ce serait donc davantage en tant que fils d'ouvriers que de fils d'immigrés que les joueurs d'origine étrangère auraient marqué le football français.

On peut constater cependant que la tradition française de recherche sur cette question ne pose jamais le problème de la forme nationale du style de jeu⁷. A l'inverse, le concept d'« habitus national » est au centre

5. M. Mauss, « les techniques du corps », *Journal de psychologie*, mars-avril 1936.

6. Dans l'entre-deux-guerres, les commentateurs opposaient encore « le jeu léché des artistes nîmois à celui fruste des ouvriers marseillais », selon A. Wahl, *op. cit.*, p. 204.

7. L'article si souvent cité de Mauss gagnerait à être resitué dans le contexte de son œuvre. Il recèle en effet une énigme. Au départ, c'est à partir d'une réflexion sur la nation (en 1920) que l'auteur développe ses observations sur les techniques du corps. Ce sont les institutions nationales qui individualisent leurs membres à tel point que même les façons de marcher entre un Français et un Anglais sont opposées. Quinze ans plus tard, peut-être parce qu'il est devenu ethnologue patenté, Mauss passe complètement sous silence le rôle du facteur national dans son analyse. Son ouvrage sur la nation, bien que très important à ses yeux, ne sera jamais publié. Sans doute est-ce l'indice d'un problème non résolu.

1. *Football-Magazine*, janvier 1961, p. 27.

2. *L'Equipe*, 28 janvier 1986.

3. Comme le remarquent justement J.S. Leites Lopes et S. Maresca dans l'article cité plus haut. L'ouvrage de M. Dugrand, *Football, de la transparence à la complexité*, Paris, PUF, 1989, bon exemple d'appropriation d'une pratique par un « expert », n'aborde la question de « l'héritage culturel » qu'en termes vagues et sans aucun élément de preuve empirique.

4. Dans les années 1950, l'équipe d'Allemagne comptait elle aussi nombre de joueurs polonais sans que cela ait apparemment affecté le « style allemand ».

de l'œuvre de Norbert Elias¹. Pour lui, il existe bien pour chaque peuple un « caractère national ». Mais celui-ci ne s'explique ni par des raisons ethniques, ni par la psychologie des peuples, mais par l'histoire spécifique de chacun d'eux. Dans cette perspective, impossible à détailler ici, le « classicisme » du style français serait la trace lointaine des normes de la Société de cour étendues à l'ensemble de la société française avec la construction de l'Etat national postérieure à la Révolution. L'histoire propre de la Grande-Bretagne expliquerait de même le maintien de certaines valeurs aristocratiques (tout ce qu'on appelle la « sportivité ») dans le football anglais. Dans cette logique de pensée, qui insiste sur la puissance des mécanismes d'assimilation aux normes nationales, l'influence des styles de jeu importés de l'extérieur, comme dans le cas de l'immigration, reste faible. Pour Elias, l'« habitus national » résulte de l'inculcation, par la société, à ses membres, de schémas de comportement assimilés dès l'enfance. Dans ces conditions, il n'est guère concevable que

les fils d'immigrés puissent transmettre au football national les styles de jeu des pays d'origine. On peut en conclure, mais seules des recherches empiriques permettraient de le vérifier, que c'est peut-être plus la situation de l'immigration que l'origine elle-même, qui surdétermine une manière de pratiquer le football. On a souvent noté la générosité dans l'effort, l'ardeur au combat, la pugnacité, voire l'agressivité des joueurs issus de l'immigration. Est-ce un hasard si, parmi les 39 internationaux d'origine polonaise ayant joué en équipe de France, les attaquants soient surreprésentés (20 contre 13 défenseurs et demis)? Ne sont-ce pas là des qualités que l'on rencontre plus fréquemment chez les individus ayant une revanche à prendre?

□

1. Dans l'introduction de son dernier ouvrage, *Studien über die Deutschen*, Francfort, Surkhamp, 1989, Elias insiste à nouveau sur l'importance de cette question pour lui.

Stéphane Beaud, *sociologue*, et Gérard Noiriel, *historien*, enseignent à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. Le premier travaille actuellement sur les problèmes de formation dans la région de Sochaux/Montbéliard. Quand à Gérard Noiriel, il poursuit ses analyses de l'immigration dont Vingtième siècle a déjà publié quelques conclusions dans le n° 24.